

Parcours d'enfants cachés

Albert Mingelgrün



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/295>

DOI : [10.4000/cmc.295](https://doi.org/10.4000/cmc.295)

ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 209-215

ISSN : 1377-1256

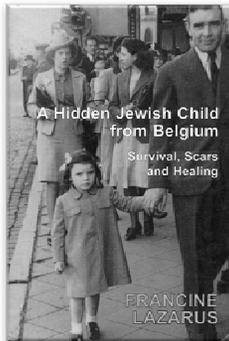
Référence électronique

Albert Mingelgrün, « Parcours d'enfants cachés », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 05 novembre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/295> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.295>

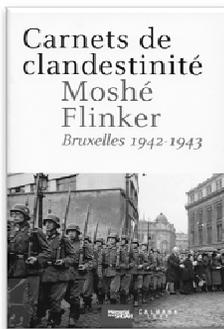
Note de lecture

Parcours d'enfants cachés

Albert Mingelgrün



Francine Lazarus, *A Hidden Jewish Child from Belgium, Survival, Scars and Healing*, Vallentine Mitchell, Londres, 2017, 242 pages.



Moshé Flinker, *Carnets de clandestinité, Bruxelles 1942 - 1943*, Traduit de l'hébreu et annoté par Guy-Alain Sitbon, Préface de Saul Friedländer, Présentation de Nathan Weinstock, Calmann-Lévy, Paris, 2017, 166 pages.

Parus en 2017, les livres de Francine Lazarus et de Moshé Finkler s'ils renvoient tous deux à l'époque de la Seconde Guerre et à l'Occupation de la Belgique, particulièrement de Bruxelles,

le font chacun sous un angle spécifique et de manière singulièrement attachante.

Le récit de Francine Lazarus développe avec rigueur et précision les aspects qu'implique le titre qu'elle a choisi : enfant juif caché de Belgique, survie, cicatrices et guérison.

Francine Lazarus est née à Ixelles le 12 mars 1938 d'une mère d'origine polonaise, Masza Inberg et d'un père venu de Galicie, Israel Kamerman ; elle a déjà un frère aîné, Charles, âgé de sept ans. La famille vit du commerce de tissus et de vêtements

En dépit du soi-disant statut neutre de la Belgique, elle ne tarde pas à être confrontée au régime que l'occupant nazi met progressivement et systématiquement en place et qui impose aux Juifs les mesures inhumaines que l'on sait. Elle voit ainsi des membres de sa famille et des proches disparaître les uns après les autres et se retrouve, à quatre ans, cachée à Saintes, dans le Brabant wallon, ne recevant que de rares visites de son père. À l'automne 1943, elle rejoint Bruxelles où elle passe également d'un endroit à l'autre encourageant de nombreux risques. Fin juillet 1944, deux mois après les débuts de la Libération, son père est arrêté, emprisonné à la Caserne Dossin et fait partie du vingt-sixième et dernier convoi pour Auschwitz ; elle ne s'en remettra jamais après l'avoir, un temps, vainement attendu, quotidiennement, avec son frère, à la Gare du Midi.

À ce moment-là, en outre, nombre d'enfants survivants se retrouvent entourés d'un mur de silence et face à un refus d'obtenir réponse à leurs questions. Francine fait partie de ceux-là connaissant, par ailleurs, un sort familial peu enviable :

négligée et même “mal-traitée” par sa propre mère qui regrette qu’elle n’ait pas suivi son père, qui considère qu’elle est responsable de l’échec d’un remariage alors envisagé, qui contribue à l’envoyer dans un foyer d’adoption, retardant par là jusqu’à huit ans son retour à l’enseignement primaire. Remariée finalement, sa mère la reprend chez elle la faisant s’occuper d’une demi-sœur et de ses grands-parents, et détournant à son profit le montant des réparations de guerre, s’adjugeant dans la suite la plus grande part de la rémunération que perçoit la jeune fille pour des travaux de dactylographie.

Sa situation va néanmoins paradoxalement s’améliorer lorsqu’en 1959, elle est contrainte de quitter la Belgique, avec sa grand-mère devenue veuve, pour l’Australie où vit le reste de la famille. À Sydney, elle est engagée pour travailler à l’ambassade de Belgique en raison de sa connaissance du français. Entrant ainsi de plus en plus dans la “normalité”, elle se marie, en 1963, avec un jeune Australien, Phillip Lazarus, s’entend très bien avec sa belle-famille et devient trois fois maman... Cette nouvelle atmosphère existentielle lui permet alors de se retourner vers son passé et de revenir sur son itinéraire d’enfant juif caché. Elle peut donc, par exemple, en 1977, réexplorer les traces personnelles de son *antériorité* belge, visiter, en 1995, la Caserne Dossin à Malines et participer à la première rencontre internationale des Enfants cachés tout en s’engageant dans le processus de leur reconnaissance officielle comme survivants légitimes, au même titre que les rescapés des camps et se rendre, enfin, à Auschwitz.

Atteignant la cinquantaine, elle se replonge, à Sydney, dans des études supérieures et obtient un *Master of Arts*. Elle connaît

aussi la cessation des représailles intergénérationnelles, la famille – avec enfants et petits-enfants – pouvant se réunir, apaisée, en Australie, sa *guérison* se trouvant par ailleurs symbolisée par son activité de guide au Musée juif de Sydney...

Destruction et reconstruction exemplaire à travers l'histoire fracassée sont donc les maîtres-mots du livre de Francine Lazarus.

En elle toutefois, profondément et à si juste titre, perdue la mémoire de son père : « However, my grief for my father and my guilt that I survived have never subsided. » (Préface, p. XIV).

Ce sont d'autres destins juifs bruxellois que donnent à voir les *Carnets* de Moshé Flinker.

Quittant La Haye en urgence, la famille Flinker qui comprend, outre les parents, cinq filles et deux garçons, gagne Bruxelles en 1942 après l'obtention de titres de séjour légaux les définissant comme Néerlandais. Il n'empêche, en avril et mai 1944, suite à une dénonciation, les parents, Moshé et deux sœurs sont arrêtés, envoyés à Malines puis à Auschwitz où ils arrivent avec l'avant-dernier convoi, celui du 19 mai : la maman est gazée immédiatement, les deux sœurs survivent tandis que Moshé et son père se retrouvent à Bergen-Belsen et y meurent, sans doute du typhus.

Au lendemain de la guerre, le journal tenu par Moshé entre le 24 novembre 1942 – il a seize ans – et le 6 septembre 1943 est découvert par ses sœurs avec trois cahiers et quelques autres textes.

Déjà marginalisé à La Haye en raison des obligations et interdictions drastiques imposées aux Juifs, il connaît une situation identique à Bruxelles même si ce n'est pas de manière officielle, d'où le branle donné à l'écriture du quotidien : « Voilà déjà un certain temps que je souhaite écrire, pour moi, chaque soir, ce que j'ai fait dans la journée mais, pour différentes raisons, je n'ai pas pu le faire jusqu'à présent. Ce soir je suis prêt à commencer. » (p. 29)

La pression des événements est trop forte en effet et il est ainsi amené à rapporter, d'une manière générale, les violences qui frappent les Juifs, lesquels « sont arrêtés chaque jour. On dit qu'il y a beaucoup d'informateurs qui livrent aux Allemands les adresses où les Juifs sont cachés. Et, bien sûr, ils payent très bien cette information. J'ai entendu que, pour chaque dénonciation, les Allemands donnaient mille francs (= 325 euros). » (p. 99) En ce qui le concerne personnellement, il raconte, par exemple, qu'un jour, dans le cadre d'une rencontre entre plusieurs jeunes et dans la mesure où son « prénom est rattaché à une catégorie de gens qui est plus ou moins haïe ou en tout cas une catégorie de gens que l'on n'aime pas voir, [...] j'ai changé mon prénom. Certes, dans l'environnement où je me trouvais alors, le changement de prénom avait une signification plus profonde. C'est pourquoi j'ai répondu à leur question : “Oui, je m'appelle – et, encore perdu dans mes pensées – je m'appelle Harry, oui, Harry.” Au moment même où je disais cela, il me sembla avoir perdu toute estime de moi. » (p. 145)

Tout cela n'est pas sans peser sur l'atmosphère familiale, alimentant des disputes relatives au parti à prendre : rester en

Belgique ou tenter de passer en Suisse. Un contexte de cet ordre oblige dès lors le jeune homme à revenir sur le sionisme qu'il tend à considérer moins dans une perspective historico-politique incapable de répondre à l'imperfection du monde et à ses avatars actuels, que sous un angle moral et spirituel seul susceptible de conduire à une « vengeance positive » (p. 150), à savoir « le retour de notre cher peuple sur la terre qui est son héritage. Ce sera la plus grande des vengeances possibles. » (p. 150) Il en est à ce point convaincu qu'il entreprend d'étudier l'arabe afin de vivre en paix avec « les fils d'Ismaël qui eux aussi sont des descendants d'Abraham » (p. 65) et il note ses avancées : « Je continue chaque jour à étudier l'arabe. Cela devient de plus en plus dur, mais je continue malgré tout car cette langue est nécessaire à l'accomplissement de mon objectif » (p. 72) si bien qu'il peut même en venir à observer : « Je progresse de jour en jour dans mes études d'arabe. J'en suis arrivé aux verbes. » (p. 80)

Par ailleurs l'adolescent qu'il est, et légitimement sans recul pertinent, fait preuve d'un réalisme prémonitoire lorsqu'il estime qu'« une victoire des Alliés marquera seulement la fin temporaire de notre souffrance : celle que nous inflige l'Allemagne, mais ce sera le début d'une souffrance encore plus grande qu'auparavant. Au lieu de venir de la seule Allemagne, cette souffrance viendra du monde entier et prendra la forme d'un antisémitisme sans frontière. [...] Il faudra bien trouver des coupables aux crises innombrables qui éclateront après la guerre. » (p. 95)

Ces quelques traits illustrant les tentatives de compréhension et d'explicitation du drame auquel notre jeune auteur est mêlé transcendent, me semble-t-il, le seul intérêt autobiographique de

ses considérations, combien présent d'évidence et émouvant de surcroît.

Il apparaît donc, en définitive, que les versions spécifiques d'espaces-temps parallèles et poignants que nous livrent Francine Lazarus et Moshé Finkler méritent amplement la lecture...